

13 Oct 1975

EXPOSITION

Des ouvrages de dames

Avec la vidéo et les paysans chinois, les femmes sont, cette année, la curiosité de la Biennale de Paris

■ Une amazone allemande, Ulrike Rosenbach, une vraie, avec un vrai arc et de vraies flèches, qui tire sur une autre femme, et pas n'importe laquelle : la Vierge de Botticelli, couchée sur une cible, dont le centre, l'emplacement du cœur, est un carré vide. Une Londonienne des faubourgs, Cosey Fanni Tutti, qui, assistée de son compagnon, fait barboter ses Tampax d'occasion dans des bouteilles d'eau, les sèche en les ficolant à une canne et les range dans un écrin en plexiglass sur un lit de mouches. Une Américaine, Nancy Kitchel, qui expose de volumineux dossiers où elle compile textes, photos, publicités sur un thème unique : la fémininité. Une Yougoslave, Marina Abramovic, qui veut se coucher nue sur vingt cubes de glace en fusion sous l'effet de six radiateurs à infrarouges et y imprimer la trace de son corps (1)... Les femmes sont incontestablement la curiosité de la IX^e Biennale de Paris. Avec la vidéo et les paysans chinois du district de Houh-sien.

Vingt-cinq femmes sur cent vingt-trois artistes. La commission, rigoureusement masculine, elle, qui a présidé à la sélection des œuvres à bonne conscience : « *La création féminine n'est pas sous-représentée si l'on se réfère au nombre global des femmes artistes.* » Rejetant toute querelle de pourcentage, elle proclame, par la bouche de Georges Boudaille, son délégué général : « *La place que tient la femme dans l'art actuel est reconnue.* »

Quelle place, au juste ? Aucune femme artiste n'est près d'oublier le temps, encore actuel souvent, où, pour avoir voix au chapitre des galeries et des musées, des collectionneurs et des critiques, elle devait maquiller son œuvre. La dépouiller de toute connotation féminine. La viriliser en refoulant et en occultant toute référence susceptible de la trahir. Si elle dessinait un sac, il ne fallait surtout pas y voir un utérus ; et une demi-sphère ne pouvait pas être autre chose qu'une demi-sphère, et surtout

(1) Par crainte d'inondations, cependant, elle ne pourra mettre son « œuvre » à exécution.

pas un sein. Toute image féminine était proscrire. Toute sensibilité, sensiblerie, rejetée comme un fardeau. Pour être artiste à part entière, il fallait oublier d'être femme. L'art et la condition féminine ne pouvaient pas coïncider. La critique la plus prisée par une femme artiste était : « *Elle travaille comme un homme.* » A quoi elle répondait fièrement : « *L'art n'a pas de sexe* », oubliant que l'artiste, lui — ou elle — en a un.

Les femmes de la Biennale ont retrouvé le leur. Est-ce la jeune prise de conscience de la spécificité féminine, l'affirmation d'un nouveau droit fondamental, celui à la différence ? Est-ce la voie récente empruntée par l'art vers le narcissisme exacerbé, l'obsession autobiographique et la recherche frénétique du moi ? Est-ce la coïncidence de ces deux courants ? Les femmes artistes n'hésitent plus à imprimer dans leurs œuvres leur image de femme et la marque de leurs désirs de femme, de leurs obsessions de femme.

Avec leur langage de femme. Quitte à l'employer avec emphase, maladresse ou provocation. L'important, c'est qu'il leur appartient. Les trous, les trous, les cages d'ascenseur vides qu'Alice Aycock construit, grandeur nature, enfermés dans des tranchées gigognes et des boîtes en béton qui s'emboîtent, se réfèrent — pourquoi s'en cacher ? — à son anatomie de femme. La cible vide sur laquelle tire Ulrike Rosenbach aussi. Les lèvres et les fesses paraboliques et séquentielles transmises sur vidéo par Friederike Pezold s'intitulent : « Sept Parties d'un mouvement de femme. » La représentation de l'univers féminin se fait parfois sur le mode outré, voire répugnant. La « mensuration-menstruation » en cinq tableaux de Judith Stein et les rhapsodies en rouge Tampax du groupe Coum marquent avec force l'irruption du « parler femme » dans l'art.

« *Ouvrages de dames* », se bouchent du nez certains critiques. Des œuvres autres, en tout cas.

MARIELLA RIGHINI



D.R.

Ulrike
Rosenbach
Un nouveau droit
fondamental,
celui
à la différence